

LA VEILLÉE OU INVOCATION A LA SAINTE VIERGE,

POUR LE TEMPS DE NOËL.

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau ;
Seul, tu soutiens sa vie encore débile,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant ;
Ton divin Fils est né pauvre et souffrant,
Oh ! prends pitié des larmes d'une mère !
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Porte des cieux, Vase élu, Vierge sainte,
Toi qui du monde enfantas le Sauveur,
J'essaie en vain d'exalter ta splendeur ;
L'hymne pieux devient un chant de plainte !
Pour mon enfant, etc.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourmens ;
Reins du ciel, accorde lui long temps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage ;
Pour mon enfant, etc.

Le monde entier m'oublie et me délaisse,
Je n'ai connu que d'éternels soucis ;
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse !
Pour mon enfant, etc.

Tendre arbrisseau, menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui ?
A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui
Que mon amour, mes soins et mon courage,
Pour mon enfant, etc.

Tout dort, hélas ! je travaille et je veille ;
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permet du moins, appui des malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille !
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non ; rejette, ô divine espérance,
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur ;
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.
Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau ;
Seul, tu soutiens sa vie encore débile,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mme. AMABLE TASTU.

MISSIONS DE PERSE.

M. l'abbé Mo'inier a bien voulu nous communiquer la lettre suivante, qui lui a été adressée par un des membres de la mission d'Oormiah (Perse). A propos de cette mission et des persécutions qu'elle a subies, nous avons dû signaler plusieurs fois les intrigues de la Russie. La lettre qu'on va lire, et que son pieux auteur n'a pas écrite en vue de la publicité, prouve que les missionnaires français ne sont persécutés en Perse que par les représentants du gouvernement russe, et que ces persécutions ont été faites sans intention du gouvernement persan, qui est le plus respectueux de ses nationaux.

Mon cher ami,
Je t'ai sans doute parlé, dans mes précédentes lettres, d'une querelle que nous avions injustement suscitée les méthodistes américains à l'occa-

sion d'une vieille maison ruinée, décorée du nom d'église, et sur l'emplacement de laquelle nous voulions, l'an dernier, élever un monument moins indigne de la grandeur des mystères que nous étions obligés de célébrer dans son enceinte. Cette église était une antique possession des catholiques, quelquefois prise de force par MM. les évêques nestoriens, poussés par MM. les méthodistes, mais enfin toujours revenue aux mains des légitimes possesseurs. Mais cette fois les américains, voyant bien que la reconstruction de cette ruine, la changeant en un temple décent, attirerait en foule la population de la bourgade et ruinerait par conséquent toutes les espérances de la propagande hérétique, résolurent de faire tous leurs efforts pour nous empêcher d'exécuter notre dessein. Ils savaient combien leur avait fait de mal la belle petite chapelle que nous venions de faire bâtir dans la ville d'Oormiah, au grand applaudissement des Musulmans et de toutes les communions chrétiennes. Séchant d'envie, ils voulurent à tout prix nous ôter cette nouvelle chance de succès. Pour cela ils intimèrent aux évêques nestoriens et aux prêtres qui ont plus vivement épousé leur cause de se réunir pour disputer aux catholiques la légitime possession de cette église et les empêcher de la rebâtir. Rien ne fut épargné, sollicitations, prières, argent ; mais comme le droit des catholiques était évident, tout fut inutile. Les catholiques furent reconnus légitimes possesseurs de l'église et en plein droit le la rebâtir. Vaincus à Oormiah, les méthodistes traînèrent les évêques et quelques prêtres à Touris, où ils tentèrent les mêmes efforts ; mais leur argent, leurs calomnies et leurs mensonges échouèrent encore une fois contre le bon droit, et notre église fut achevée à la grande satisfaction de tous les nestoriens non soudoyés, car la nation nestorienne aime les églises par dessus tout et d'autant plus les belles qu'elle n'en a que de misérables.

Les américains furent confus ; mais, sans perdre courage, l'un d'eux partit pour Téhéran avec trois évêques nestoriens, pour aller, loin de la vérité faire prévaloir le mensonge. Il s'adressa d'abord à M. Sheil, chargé d'affaires de la Grande-Bretagne ; mais M. Sheil, voyant bien que ce n'était plus une dispute d'église, mais une lutte corps à corps du catholicisme et du protestantisme, et que d'ailleurs le fait de la propriété de l'église ne pouvait s'éclaircir que sur les lieux, où tout était en notre faveur, refusa de se mêler absolument de cette affaire, alors M. Stokim, avec les trois évêques, ses compagnons, se tournèrent vers la Russie. M. le comte de Médem, ambassadeur de cette puissance auprès de la Porte persane, ne fut pas aussi scrupuleux que M. Sheil. Après avoir entendu la plainte calomnieuse des méthodistes, Son Excellence promit de faire remettre l'église entre les mains des Nestoriens et de nous faire chasser. Vois, mon cher ami, quelle justice, sans aucun examen, sur la déposition d'une partie adverse, lorsque toutes les apparences sont pour nous. Le représentant d'une puissance européenne en paix avec la France prend fait et cause contre nous, promet de nous faire déposséder de nos biens, chasser de nos maisons, et il exécute sa promesse. En effet, M. le comte de Médem commença à contester les poursuites auprès du gouvernement persan, demandant que l'église fut enlevée aux catholiques, que ceux qui avaient embrassé notre foi fussent punis et que nous fussions mis à la frontière. Le gouvernement persan résista pendant quatre mois, s'excusant sur l'amitié qui règne entre la France et la Perse, et sur la crainte de se compromettre en nous persécutant. M. le comte de Médem répondit que nous étions des hommes perdus, que personne ne s'occuperait de nous, et que par conséquent il n'y avait rien à craindre. Alors le premier ministre s'avisait de lui demander cette assurance par écrit. M. l'ambassadeur refusa d'abord, et fit dire aux évêques nestoriens de se retirer ; qu'il ne pouvait rien pour eux ; il réfléchit ensuite et donna par écrit l'assurance demandée.

Alors le gouvernement persan, pour se délivrer des importunités et rassuré par cette pièce, après avoir pris la précaution d'instruire notre ambassadeur de Constantinople de ce qu'il allait faire, délivra l'ordre, tel que l'avait fait rédiger M. le comte de Médem. Les évêques nestoriens revinrent donc triomphants à Tauris, où les gardes russes leur firent encore délivrer un ordre conforme à celui qu'ils portaient de Téhéran, avec tout ce qu'ils voulaient y ajouter.

Pendant cet intervalle nous n'étions pas sans inquiétudes, et plusieurs fois nous nous voulions rendre à Téhéran ; mais nous étions assurés que les efforts de nos adversaires seraient inutiles, si M. l'ambassadeur russe ne s'en mêlait pas, et que, s'il s'en mêlait, notre présence ne pourrait pas faire grand chose. Nous résolûmes donc d'attendre l'événement, nous contentant d'en-